

dévaient obtenir ce qui leur avait été interdit aussi longtemps que la France avait été assez forte pour leur imposer son veto. L'Italie put regarder comme nulle et non avenue la fameuse convention de septembre et s'emparer de Rome (il existe encore de vieux Romains qui se souviennent d'avoir vu « les Italiens », comme ils disent avec naïveté, entrer dans la ville), tandis que le roi de Prusse se préparait à proclamer l'Empire allemand. Au cours des années qui suivirent, Allemagne et Italie devaient se montrer également préoccupées de ne pas permettre à l'influence française de se faire sentir dans leurs affaires intérieures. Chez elles, ce souci survivait à notre défaite. La France, pourtant, ne songeait guère à se mêler de la vie de ses voisins et, en eût-elle nourri l'intention, que les moyens lui eussent manqué. Toutefois l'Italie continuait à regarder comme possible un retour offensif de la France sur la question romaine, et cette appréhension a longtemps dirigé sa politique extérieure. De même Bismarck redouta longtemps ou feignit de redouter que la France ne redevînt un point d'appui pour les éléments particularistes et, comme il disait, « centrifuges », qui pouvaient se rencontrer encore à l'intérieur du nouvel Empire allemand. Habilement exploitées, ces appréhensions devaient